



**Régis Meyran, Le mythe de l'identité nationale, Paris,
Berg International Éditeurs, 2009, 191 p.**

Bernard Formoso

► **To cite this version:**

Bernard Formoso. Régis Meyran, Le mythe de l'identité nationale, Paris, Berg International Éditeurs, 2009, 191 p.. 2010, pp.546-547. 10.3917/ethn.103.0543 . hal-03320286

HAL Id: hal-03320286

<https://hal-univ-montpellier3-paul-valery.archives-ouvertes.fr/>

hal-03320286

Submitted on 15 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de R. Meyran. Le mythe de l'identité nationale

Bernard Formoso

► **To cite this version:**

Bernard Formoso. Compte rendu de R. Meyran. Le mythe de l'identité nationale. Ethnologie française, Presses Universitaires de France, 2010, 40, 10.3917/ethn.103.0543 . hal-03320286

HAL Id: hal-03320286

<https://hal-univ-montpellier3-paul-valery.archives-ouvertes.fr/>

hal-03320286

Submitted on 15 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « *Ethnologie française* »

2010/3 Vol. 40 | pages 543 à 562

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130579366

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-3-page-543.htm>

!Pour citer cet article :

« Comptes rendus », *Ethnologie française* 2010/3 (Vol. 40), p. 543-562.
DOI 10.3917/ethn.103.0543

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

contact des identiques sollicitant d'autres anthropologues (M. Godelier, J.-C. Muller, P. Bourdieu, etc.).

La conclusion de l'auteur invite à l'ouverture d'un débat en résumant sa critique : « En autonomisant, par un coup de force théorique arbitraire, les relations de parenté de l'ensemble du contexte psychologique et social, F. Héritier n'était-elle pas condamnée à les vider de tout contenu autre que la relation elle-même et à transformer un problème psychologique et social en un problème purement intellectuel de classement dans les catégories de l'identique et du différent ? » [246]. La critique renvoie à des interrogations qui sont fondamentales à l'anthropologie sociale, au domaine de la parenté notamment : cette dernière est avant tout sociale – et les anthropologues l'ont reconnu comme un fait d'évidence – mais en tiennent-ils toujours compte ? ■

1. F. Héritier, 1995, *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Odile Jacob. Dans son texte, F. Héritier illustre l'importance d'une « identité de substance » dans la notion d'inceste. « Il est interdit en fait à deux sœurs ou à une mère et sa fille, qui sont de même nature et de même chair, qui partagent une substance corporelle commune, de faire se toucher cette identité de chair à travers un partenaire commun » (p. 33). C'est par cette « mécanique des fluides » que l'auteur démontre le caractère néfaste du cumul des identiques, par exemple dans le cas des catégories princes du chaud et du froid chez les Samo où il convient d'éviter de faire se rencontrer deux caractères « chauds ».

2. F. Héritier (1994) a notamment montré comment le lait maternel pouvait être le vecteur de substance agnatique, ce qui permet de comprendre la nature des interdits d'alliance qui découlent d'une parenté de lait.

Régis Meyran

Le mythe de l'identité nationale

Paris, Berg International Éditeurs, 2009, 191 p.

par Bernard Formoso

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative
Université de Paris Ouest-Nanterre-La Défense
bernard.formoso@orange.fr

Ce livre traite de la manière dont les anthropologues, polygraphes et érudits locaux ont contribué, selon leur sensibilité politique, à l'invention de l'identité nationale française, de la première moitié du XIX^e siècle au début des années 1950. L'auteur organise son propos selon deux axes correspondant aux deux parties de l'ouvrage. Dans un premier temps, il examine la notion de race et le rôle central que les différents courants de pensée de

l'époque lui ont conféré par référence à des contenus conceptuels variables. Dans un second temps, il retrace le développement des études sur le folklore en Europe et la fonction qu'elles ont assumée en France pour donner une substance culturelle à l'idée de nation, notamment sous le Front populaire et le régime de Vichy.

Selon Régis Meyran, l'anthropologie, par l'entremise du folklore et de l'anthropologie physique, aurait contribué plus que toute autre discipline à la fabrication d'une mythologie de l'identité française. L'affirmation paraît toutefois surprenante au regard du rôle non moins important que les historiens ont joué dans la fabrication du sentiment national¹. Il faut dire que l'auteur ne distingue pas clairement les méthodes de l'ethnologie de celles de l'historien. Il affirme dans l'introduction vouloir produire une « anthropologie historique de l'anthropologie » [10], sous prétexte qu'il étudie les croyances, les conceptions du monde et les mythes des savants de l'époque. Cependant, les moyens mobilisés pour satisfaire cette ambition sont sans ambiguïté ceux de l'historien (recours exclusif à la recherche documentaire et aux travaux d'archives).

L'étude fait ressortir trois récits mythiques qui ont alimenté tout à la fois le discours académique et le sentiment nationaliste. Le premier de ces mythes, qui remonte au XVIII^e siècle et à Boulainvilliers, a trait à la « guerre des deux races », opposant les Gaulois (les roturiers) aux Francs (les nobles). Ce thème se retrouve aussi bien chez des penseurs de la fin du XIX^e siècle (Vacher de Lapouge, Royer, Collignon) que sous le régime de Vichy (Montandon, Martial, Briand). Le deuxième mythe veut que la France ait été habitée dans les temps anciens par une race de paysans, Français « authentiques », qui vivaient heureux, en osmose avec la nature. Selon Meyran, il fut particulièrement développé sous le régime de Pétain par des auteurs tels que Maurras, Salvat ou Ravagnac qui tous célébraient les valeurs « premières » de la paysannerie. Enfin, un troisième mythe, étroitement lié au précédent, voudrait que la race française, jadis pure, soit en plein déclin, car menacée par le matérialisme moderne et l'immigration incontrôlée. Dès lors, seul un nouvel ordre social établi à partir d'une norme raciale couplée à des pratiques eugénistes et diverses mesures (QI, dynamométrie, groupes sanguins, recensement des souches « saines et fécondes » à partir d'une biologie de la lignée) permettrait de corriger cette supposée décadence. L'étude de Régis Meyran a le mérite de montrer que la croyance dans les vertus de l'eugénisme et du bio-pouvoir était partagée par les savants racistes de l'École d'anthropologie et de la Fondation

Carrel comme par des antiracistes convaincus tel Maurice Vanikoff. Il montre aussi que dans l'entre-deux guerres les auteurs français collaborant à la revue *Race et racisme* (dont le comité directeur était composé de Paul Rivet, Lucien Lévy-Bruhl, Célestin Bouglé, Michel Leiris et Jacques Soustelle) présentaient le racisme comme un mal allemand et occultaient par pur chauvinisme l'apport théorique d'auteurs français en la matière.

Les trois mythes qui viennent d'être évoqués se combinent les uns aux autres sur la base d'un terreau conceptuel mouvant : celui d'une notion de race dont le contenu sémantique glisse constamment d'une acception biologique vers une autre historique (communauté culturelle), et de celle-ci vers une acception folklorique (traditions populaires comme reliquats d'une France authentique inscrite dans la ruralité). L'auteur le montre très bien : les régionalistes, notamment ceux du Félibrige, promoteurs de la « culture occitane », contribuèrent largement à ces glissements de sens. L'invention au XIX^e siècle de l'Arlésienne moderne, conçue comme un double de la beauté antique, figure allégorique de la Provence et contrepoint régional de la Marianne républicaine (voir Falco de Baroncelli-Javon, Mistral, Daudet, Lamartine, Van Gogh, Gauguin, Flaubert), est de ce point de vue riche d'enseignements en ce qu'elle consolide l'affirmation d'une identité régionale comme étape nécessaire dans la construction d'une identité nationale synthétisant la richesse de ses composantes locales.

Ce livre est très bien documenté. Il fournit notamment des éclairages nouveaux sur l'itinéraire intellectuel et politique de nombreux auteurs qui ont marqué l'ethnologie hexagonale (Rivet, Lévy-Bruhl, Van Gennep, Maget et Rivière...). Il nuance aussi de manière probante certaines idées reçues concernant les prises de position d'auteurs de gauche au cours de l'Occupation. Il lui manque cependant une troisième partie qui traiterait des prolongements contemporains des mythes et des conceptions de la race qu'il a décrits. En quoi le Front national est-il le continuateur aujourd'hui des thèses soutenues par des auteurs comme Charles Maurras ou Albert Dauzat ? En quoi aussi les positions actuelles du nouveau ministère français de l'Immigration et de l'identité nationale, qui sanctifie, selon l'auteur, l'opposition entre fait migratoire et question nationale, sont-elles dans le prolongement de telles thèses ? Répondre à ces questions sur la base d'entretiens avec les leaders politiques représentant ces diverses sensibilités politiques aurait été riche d'enseignements et aurait apporté une réponse véritablement ethnologique au hiatus actuel de

la société française où se heurtent racialisation sur des bases culturelles et logique d'intégration républicaine. ■

1. Pour un aperçu de ce rôle on se reportera utilement à l'ouvrage récent de Michel Wieviorka, *Neuf leçons de sociologie*, Paris, Robert Laffont, 2008, et notamment au chapitre 6, « Histoire, nation et société », p. 187-219.

Elisabeth Gessat-Anstett et Luba Jurgenson (dir.)
Le Goulag en héritage. Pour une anthropologie de la trace
Paris, Petra éditions, 2009, 176 p.

par Sofia Tchouikina
Chercheuse associée au CERCEC-EHESS
sofia.tchouikina@gmail.com

Ce recueil réunit les contributions issues d'un colloque international consacré à la fin et à la postérité du Goulag. Les auteurs se proposent d'examiner son impact sur la société russe à partir de ses traces matérielles et symboliques – témoignages, fictions, documents d'archives, paysages marqués par les ruines des camps, lois sur la réhabilitation, éthique médicale, œuvres d'art, lieux de commémoration.

Jusqu'à aujourd'hui le phénomène du Goulag reste insuffisamment connu. Anne Applebaum, auteur d'un ouvrage retraçant son histoire, rappelle que « les crimes de Staline n'inspirent pas la même réaction viscérale que les crimes de Hitler », que l'on rencontre souvent « une réaction d'ennui, voire d'indifférence à la terreur stalinienne » et que, en comparaison avec les camps nazis, les institutions pénitentiaires du stalinisme n'avaient pas été résolument condamnées au niveau international¹. La nécessité d'entamer enfin une discussion interdisciplinaire sérieuse sur la postérité du Goulag est évidente et ce recueil se veut le début d'un tel échange. Parmi ses objectifs, il se propose de renverser la tendance à traiter les camps du stalinisme comme une chose en soi, explicable uniquement à partir de l'histoire de l'URSS ; il cherche au contraire à placer ce sujet dans le contexte plus large, européen et mondial, et à intégrer progressivement la réflexion sur le Goulag dans la discussion, très active dans les sciences humaines et sociales, sur les violences politiques du XX^e siècle et leurs conséquences.

Les contributions réunies proposent un état des lieux sur le sujet et préparent le terrain pour les enquêtes futures. Ainsi, l'article de Nicolas Werth « Le Goulag au